



Aide
aux Églises
d'Afrique

© MVC



TRANSFORMER NOTRE REGARD VIS-À-VIS DES MIGRANTS



© MVC

Édito

D'après le Petit Robert, regarder c'est observer, examiner, faire en sorte de voir son image, être orienté, tourné dans une direction, concerné. L'étymologie du mot remonte à une racine indo-européenne « wer », qui signifie faire attention.

*« Élargis l'espace de ta tente,
déploie sans hésiter la toile de ta demeure,
allonge tes cordages, renforce tes piquets ! » Isaïe 54, 2*

Tous les jours nous regardons différents médias qui nous montrent des images de personnes migrantes : demandeurs d'asile, réfugiés, sans papiers, entre autres. Une grande majorité de ces images reflète la dure réalité du chemin de l'exil. D'après l'UNHCR plus de 89,3 millions de personnes dans le monde ont été forcées de fuir leur foyer, et on compte parmi eux 27,1 millions de réfugiés, cela veut dire qu'une personne sur 88 est déracinée¹.

Derrière tous ces chiffres et données, et derrière le mot *migrant*, il y a des hommes et des femmes, des enfants, comme nous tous, qui cherchent à trouver un lieu où ils pourront accéder à une vie digne, à un avenir lumineux. Derrière chaque statistique se cache une histoire particulière et sacrée. Aller à la rencontre de personnes migrantes nous permet d'apprendre à les connaître, à constater qu'elles partagent des valeurs et des rêves qui nous sont communs ; également une spiritualité en un Dieu qui guide leurs pas et éclaire leur chemin, au-delà de nos propres confessions. Écouter leurs histoires et les accueillir nous fait non seulement grandir en empathie et en compassion, mais aussi nous aide à voir au-delà de ce qui nous est présenté par les médias et les réseaux sociaux. À travers le partage des espaces communs ou d'activités qui favorisent la rencontre fraternelle, les sociétés d'accueil et les personnes migrantes commencent à s'intéresser de plus en plus les unes aux autres et à transformer leur regard : « Voir c'est apprendre à regarder systématiquement au-delà d'un jugement, d'une intention et de la moralisation pour équiper intellectuellement la volonté de changement² ». Ce cheminement se fait peu à peu et demande à chaque personne de faire de la place, non seulement au niveau matériel mais également au niveau affectif : c'est la capacité d'élargir l'espace de notre cœur.

Aller à la rencontre des migrants nous invite à nous déplacer, à aller aux périphéries, à partir avec eux, à tracer un itinéraire commun. Notre regard est ainsi élargi et renouvelé, notre cœur s'agrandit et découvre qu'il n'y a pas de frontières, que l'amitié et l'affection n'ont pas besoin de visa pour rester dans nos vies. Le pape François nous le rappelle dans l'encyclique *Fratelli Tutti* : « L'arrivée de personnes différentes, provenant d'un autre contexte de vie et de culture, devient un don... Lorsqu'on accueille l'autre de tout cœur, on lui permet d'être lui-même tout en lui offrant une possibilité d'un nouveau développement³ ».

Transformer notre regard vis-à-vis des personnes migrantes est une invitation à dépasser nos préjugés, à valoriser le potentiel et les capacités que les personnes migrantes apportent et qui seront une source de richesse, et à nous reconnaître comme membres d'une même famille humaine.

La spécialité du Christ est d'être un Dieu jamais arrivé, jamais installé, un Dieu en exode. Peut-être qu'avec les personnes migrantes Dieu nous invite à nous mettre en mouvement, à créer une société nouvelle où chaque personne aura une place qui honorera sa dignité de fils et fille de Dieu, de frères et sœurs en humanité commune.

Marcela Villalobos Cid

Service national Mission et Migrations, Conférence des évêques de France

¹ <https://www.unhcr.org/fr/apercu-statistique.html>

² Beaudin Michel, 2007. Le deuxième œil des croyants et croyantes pour faire l'analyse sociale. Cours d'Éthique socio-théologique, Faculté de théologie et sciences des religions, Université de Montréal, Canada.

³ Fratelli Tutti 133 et 134

Sœur Carmelina au milieu d'une famille



© sœur Carmelina

« Le camp de Maratane se trouve dans la province du Nampula, dans le Nord-Est du Mozambique, à une trentaine de kilomètres de la ville de Nampula. À l'origine léproserie et centre de soins pour les tuberculeux, Maratane accueille environ 9 000 réfugiés venus principalement de la République démocratique du Congo et du Burundi, mais aussi de l'Éthiopie, de la Somalie et du Rwanda.

Des ONG, des missionnaires, des coopérants, travaillent aussi à Maratane, et si je continue à y aller malgré la fatigue du voyage, c'est pour rencontrer les personnes. Chaque rencontre est une grâce, j'ai le cœur plein de personnes avec lesquelles je suis entrée en relation, de situations délicates, d'histoires de vie.

Quand j'ai commencé à fréquenter le camp, c'était pour connaître la réalité, rendre visite aux familles, puis j'ai commencé à collaborer avec la paroisse et avec les coopérants. Même si ma présence est aujourd'hui plus modeste, je tiens à la maintenir et les gens savent qu'ils peuvent aussi venir chez moi.

Ici les enfants m'appellent « grand-mère » en langue makua, les adultes m'appellent *mayi*, un mot très différent du « maman » qu'on utilise pour toutes les femmes, *mayi* indique un lien fort, un degré d'intimité familiale. Cela me plaît de m'entendre appeler *mayi*, c'est pour moi le signe de la relation que nous avons tissée. Je connais leurs noms, ceux des enfants, des femmes, des maris, je suis témoin de tant de difficultés, de joies, de situations inextricables... Quand je me promène dans les allées étroites du camp, je vois beaucoup de petites filles assises pendant des heures sur une pierre, vendant des beignets et de l'eau potable ; un peu de pain, quelques tas de cacahuètes, et pas grand chose d'autre.

En marchant dans les allées, je me dis : « Seigneur, combien de tes enfants ont besoin d'un morceau de pain ? De dignité ? D'avoir une vie humaine pleine et entière ? L'humanité est ta plus grande œuvre, mais ici elle est blessée ».

Voici quelques-unes de ces personnes que je rencontre ici :

Josué est un jeune aveugle, qui a perdu la vue à 7 ans. Il veut savoir lire et il vient de recevoir des cahiers pour apprendre à lire en braille.

Je rencontre aussi Mawa, une femme congolaise qui est restée seule au camp sans aucune famille. Pour compléter les aliments donnés par le camp, elle a un « petit marché » où, elle aussi, tente de vendre trois fois rien...

À Maratane vivent aussi un certain nombre de familles mozambicaines, et je suis allée tout au fond du camp pour en rencontrer une, dont la maison, construite en terre, n'a pas résisté aux dernières pluies et s'est à moitié effondrée. Les murs sont maintenant remplacés par des bâches... C'est une famille d'enfants qui vivent seuls : la maman est décédée, le papa les a abandonnés. L'aîné a 17 ans, le suivant 14, les plus jeunes ont 11, 9 et 4 ans. Nous essayons de retrouver leur famille ; pour le moment nous sommes parvenus à identifier un oncle.

Qu'est-ce que je fais ici avec eux ? J'essaie simplement de transmettre de la joie, de les aider à avancer, à mener une vie plus digne et plus humaine, j'essaie de leur communiquer un peu de mon espérance ».

Sœur Carmelina Telesca

Sœur Missionnaire Combonienne

Selon le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, l'Afrique subsaharienne abrite plus de 26 % des réfugiés du monde entier. Plus de 18 millions de personnes dans cette région relèvent actuellement de la compétence du HCR.

Les missionnaires salésiens

Le camp de Palabek, au nord-ouest de l'Ouganda, accueille plus de 56 000 réfugiés, venus principalement du Soudan du Sud, puisque la frontière se situe seulement à 35 kms. Un camp établi en 2017, étendu sur 20 kms de long, et qui abrite 86 % de femmes et d'enfants. 60 % d'entre eux ont moins de 12 ans.

Le camp de Kakuma au Kenya, l'un des plus anciens camps de réfugiés au monde, existe depuis 1992 et héberge plus de 200 000 personnes, originaires de la République démocratique du Congo, du Soudan, du Soudan du Sud, de la Somalie, de l'Éthiopie, du Rwanda, du Burundi... Là encore, il s'agit majoritairement de femmes et d'enfants, et la moitié des habitants du camp sont des enfants et des jeunes.

Dans ces deux camps interviennent un certain nombre d'ONG, de congrégations, d'associations religieuses ou laïques, mais les camps de Kakuma et de Palabek ont en commun une particularité, c'est le fait que dans chacun d'eux s'est installée une communauté salésienne : les missionnaires salésiens ne « viennent » pas dans le camp, ils y vivent, au milieu des réfugiés, et Don Bosco est devenu comme un habitant de plus dans le camp, une autorité morale pour les réfugiés. Les Salésiens sont ainsi les seuls non-réfugiés autorisés à vivre dans le camp.

À Palabek, les lieux de culte se sont multipliés avec la pandémie, en raison de la nécessité d'éviter les rassemblements, et il y en a aujourd'hui quatorze, répartis sur les 400 km² de forêt du camp : véritables constructions, cabanes de tôle ou espaces couverts, selon les cas.

Chaque famille arrivant dans le camp reçoit un lopin de terre de 30 m², avec du matériel pour construire la maison et des instruments pour cultiver un petit jardin.

Les missionnaires salésiens accueillent et soutiennent tous les arrivants et tout naturellement, l'accès à l'eau potable et la formation des réfugiés pour augmenter la productivité des jardins sont parmi les objectifs de la communauté.

Mais qui dit salésien dit priorité à l'éducation. Dans le camp, l'engagement salésien pour l'éducation et l'accompagnement des réfugiés se concrétise dans des écoles et dans le Centre Professionnel Don Bosco, qui propose des cours de mécanique, de couture, de construction, d'agriculture, de coiffure et d'énergie solaire. Une formation professionnelle doublée d'une formation humaine et chrétienne solide. Un certain nombre de jeunes

réfugiés formés au Centre sont aujourd'hui rentrés au Soudan du Sud avec la certitude qu'ils peuvent désormais contribuer à l'instauration d'une paix définitive dans le pays.

Le père Roger Mbayo Mukadi, après une expérience de quelques années à Palabek, déclare : « Là, j'ai pu rencontrer Jésus dans les jeunes les plus pauvres et les plus vulnérables, une expérience qui a profondément forgé mon cœur missionnaire. J'ai donc définitivement décidé d'ouvrir mon cœur à la mission permanente : *Ad gentes, Ad exteros et Ad vitam* ».

À Kakuma, les Salésiens gèrent l'Institut technique Don Bosco, qui propose aux réfugiés des cours de maçonnerie, d'électricité et d'énergie solaire, de mécanique des véhicules à moteur, d'hydraulique, de couture, de soudure et de fabrication, de secrétariat, d'informatique et des programmes d'alphabétisation. Et pour augmenter l'efficacité de l'Institut et l'accès à la formation, les Salésiens gèrent quatre autres centres répartis sur le camp qui offrent les mêmes services. Au total, l'Institut Don Bosco a formé chaque année plus de 3 000 étudiants : des jeunes qui ont trouvé l'opportunité de gagner leur vie, que ce soit dans le camp ou après un retour dans leur pays.

Les histoires des réfugiés sont des histoires tristes, souvent dramatiques, difficiles mais aussi des histoires d'espoir et de vie, des histoires de vivre ensemble, des histoires de synodalité. Dans le camp de Kakuma, les communautés chrétiennes ont ainsi apporté leur contribution au processus synodal en cours.

ANS – « Agenzia iNfo Salesiana »



Camp de Palabek

Projets à financer :

Projet **1**

Bénin

Diocèse de NATITINGOU

Sœur Augustina, responsable de la communauté des Sœurs Oblates Catéchistes Petites Servantes des Pauvres (OCPSP) du diocèse, demande un soutien pour acheter une nouvelle machine à moudre pour l'alimentation des enfants du Centre d'accueil Sainte Thérèse.

Sœur Augustina ALADO, directrice du Centre d'accueil Sainte Thérèse

Objet de la demande : 1 370 € pour un moulin.



© Sœur Augustina ALADO

Projet **2**

Congo

Diocèse de OUESSO

Père Franck demande une aide pour organiser un week-end de formation avec les jeunes du diocèse pour les aider à discerner leur vocation au mariage, à la vie consacrée ou au sacerdoce.

Père Franck BANGO, aumônier dans la commission diocésaine de la pastorale des vocations

Objet de la demande : 2 000 € pour une session de formation.



© Père Franck BANGO

Projet **3**

Niger

Diocèse de NIAMEY

Sœur Rebecca, des Sœurs Notre Dame des Apôtres, sollicite un soutien pour aider les filles déscolarisées et les femmes du quartier à acquérir des compétences en couture et en cuisine.

Sœur Rebecca ZINGA, responsable du Centre de Promotion féminine de Niamey

Objet de la demande : 1 580 € pour des machines.



© Sœur Rebecca ZINGA

Projet **4**

Ouganda

Diocèse de Nebbi

Père Geoffroy demande une aide pour l'achat d'équipements audiovisuels pour l'apostolat des jeunes dans la paroisse Saint Joseph Travailleur de Zeu.

Père Geoffroy OWACHGIU, vicaire et responsable des jeunes

Objet de la demande : 2 000 € pour du matériel.



© Père Geoffroy OWACHGIU

SI LES DONS VERSÉS POUR CES PROJETS DÉPASSENT LES SOMMES DEMANDÉES, ILS SERONT REVERSÉS À D'AUTRES DEMANDES DE MÊME NATURE

Aide aux Églises d'Afrique, 5 rue Monsieur, 75007 Paris - Tél. : 01 43 06 72 24 - bureau.aea@gmail.com - aea.cef.fr - [aideauxeglisesdafrique](https://www.facebook.com/aideauxeglisesdafrique)

IBAN : FR76 3000 3031 9000 0500 5746 709

Comité de rédaction : Annie Josse, François Paget, Stéphanie Genieys Directeur de la publication : M^{re} Georges Colomb Conception et impression : Repa DRUCK

Transparence : chaque année, les comptes sont contrôlés par un commissaire aux comptes assermenté, extérieur à l'association.